

## La Philharmonie de chambre de SAINT- PETERSBOURG en cadeau de Saint NICOLAS.



Patron folklorique de la RUSSIE et autres lieux, Saint NICOLAS avait sorti, l'autre dimanche, de sa hotte, un cadeau attendu avec curiosité et impatience, si l'on en croit la foule des mélomanes qui se pressait aux portes de l'auditorium spinalien: la Philharmonie de chambre de Saint- Petersburg. Une formation BEETHOVEN renforcée, ce qui était le cas puisque, dans ses bagages, l'orchestre apportait le jeune violoniste sibérien très germanisé. Peter SCHULMEISTER.

Sur la scène de l'auditorium, il fut le premier à ouvrir le feu, because une interversion dans le programme primitivement agréé par les organisateurs des "CONCERTS CLASSIQUES". TCHAIKOVSKI donc en lever de rideau, dans une version toujours spectaculaire de son fameux concerto pour violon, opus 35, en ré majeur, qui a fait les beaux jours de l'édition discographique, en noir ou en compact, de David OISTRAKH à Victoria MULLOVA. C'est dire si, aujourd'hui, les jeunes interprètes qui s'attaquent à ce monument prennent des risques, TCHAIKOVSKI ayant multiplié à plaisir les chausse-trapes (doubles cordes, ruptures de rythmes, harmoniques près du ponticello, etc. ...)

C'est avec une belle assurance technique, une maîtrise de l'archet dominée, et une certaine indépendance de jeu vis-à-vis d'un orchestre classiquement surveillé par son chef YURI GILBO, que Peter SCHULMEISTER a proposé une version personnelle de cette tranche de cake russe où les fruits confits ne manquent pas de pépins. Le violon de ce soliste, solidement accroché à la tradition, s'est révélé nettement porteur d'une belle sensibilité dans les séquences où le médium de l'instrument rend tout son jus, alors que dans les envolées vers les cimes des aigus, il perd sa justesse et renforce son spectre harmonique jusqu'à l'agressivité.

Solide cadence à découvert dans le premier mouvement, sentimentalité retenue dans la canzonetta si expressive, et fougue de bon aloi pour le finale à la cosaque où l'orchestre s'est enfin sorti de sa nonchalance bienveillante.

Lequel orchestre et son chef ont semblé retrouver leurs marques russes et leur tonus pour nous offrir une version très colorée des gymnopédies du "POLICHINELLE" des années 20. Très bel exercice de virtuosité de la part des pupitres de l'orchestre, surtout ceux de la petite harmonie (hormis les clarinettes que STRAVINSKY a jetées aux oubliettes). Dans ce divertissement en jeu de miroirs, la tentation, et l'échec à éviter, serait de donner à entendre une traduction bêtement imitative de la musique du 18ème siècle (d'un choral de BACH à la trompette au concerto pour violoncelle de PERGOLESE), YURI GILBO a évité l'écueil en traitant les pages stravinskiennes comme une pochade rythmique du 20ème siècle. Très bonne perception et conception de la démarche de STRAVINSKY, ce génial touche-à-tout (ici, sa période néo-

classique) mais d'une si agréable fréquentation ! Résultat: ce "PULCINELLA", en tableaux d'images d'EPINAL, était excellemment mis en valeur et en couleurs. C.Q.F.D.

Parmi les 41 symphonies que WOLFGANG nous a léguées et qui passent encore dans nos oreilles comme une lettre à la poste, pourquoi sort-on de la bibliothèque musicale, sa sol mineur, la fameuse quarantième, alors que la "LINZ" ou la "PRAGUE" ou la "HAFFNER" ont autrement de caractère? Et puis, cette tonalité de sol mineur cela inquiète un peu ! Toujours est-il que les PETERSBOURGEOIS se sont montrés très bourgeois dans cette 40ème très propre, très B.C. B. G.; donc sans réelle originalité, ni tragique, ni légère. Rassurante oui, résignée, à peine mélancolique. Difficile de conclure une soirée en beauté sur un tel désenchantement. Heureusement, l'orchestre, en sacrifiant à la tradition du bis unique et syndical, a retrouvé allant, délicatesse, et légèreté, en travaillant la dentelle, finement ouvragée, par le jeune Félix MENDELSSOHN, de son "SONGE D'UNE NUIT D'ETE". EN attendant les nuits magnifiques de SAINT- PETERSBOURG peut-être ?

**P. J.**